

Et cependant, à peine étendu là, il voit la ville entrer peu à peu dans le repos. Alors lui reviennent, en même temps et en foule, tous ses rêves du grand chemin, toutes les riantes visions qui l'ont soutenu, qui l'ont entouré, qui l'ont encouragé dans sa marche; il entend à ses oreilles mille préludes d'éloquence et de poésie; son cœur bat plus vite dans sa poitrine émue. Déjà il entrevoit, lui misérable, du fond de sa mousse et de son sable, ce grand Paris de luxe et d'orgueil, de puissance et d'esprit, où il va jouer un si grand rôle. Déjà Louis XV, ce roi si fier, demande à l'entendre et à le voir, et, lui, il s'enfuit devant Louis XV pour ne pas le voir; déjà, la maîtresse royale, plus que reine par la naissance, reine par le vice, lui tend la main, et cette main, que des rois voudraient toucher de leurs lèvres, il la repousse avec mépris et pitié. Songez-y bien, mon fils, dans ce rocher Jean-Jacques Rousseau a creusé le nid profond de son orgueil; il est sorti de cette grotte plus fier et plus superbe qu'il n'y était monté; il en est descendu tout prêt à se méfier des hommes et à les haïr, tout armé de ces paradoxes hardis avec lesquels il a brisé la vieille société, le vieux trône, le vieil autel! Et que de larmes de regrets on se prend à répandre quand on songe que si, par hasard, un vieux bonhomme comme moi, au milieu de sa promenade du soir, rencontrant ce jeune homme sans souper et sans gîte, lui eût ouvert ses bras et sa demeure; si cette ville stupide et ignorante n'eût pas laissé dans ce roc, sans souper et sans manteau, ce voyageur inconnu, peut-être, à l'heure qu'il est, l'Église et la royauté de France auraient-elles eu à combattre un implacable ennemi de moins, et quel ennemi, juste ciel! un sophiste convaincu!

Et comme son jeune compagnon gardait le silence: — J'ai tort peut-être, reprit le bon prêtre, de vous parler avec cet enthousiasme d'un écrivain que proscriit l'Église; mais j'ai beaucoup vécu, et j'ai appris de bonne heure que toutes les proscriptions sont injustes et inutiles, surtout les proscriptions contre le génie. J'ai donc toujours parlé avec respect des deux choses les plus respectables en ce monde après la vertu, l'éloquence et le génie. Bien plus, quand j'ai vu s'égarer et se perdre une de ces raisons impérieuses qui sont à bon droit l'orgueil et l'effroi de l'humanité, sans les maudire, j'ai cherché à m'expliquer ces tristes

égarements. Que de grands hommes égarés qui pourraient dire comme le Sylla de Montesquieu: — *C'est la faute des événements, et non la mienne!* Mais il se fait tard; rentrons chez nous, s'il vous plaît.

Justement, pour revenir à leur honnête caverne, ils parcoururent ces mêmes bords, témoins silencieux du terrible voyage du cardinal de Richelieu, quand l'inflexible homme rouge s'en vint en personne à Lyon pour remorquer à sa suite M. de Thou et M. de Cinq-Mars. C'était le même chemin, c'étaient les mêmes rivages, et dans l'onde c'était le même murmure mélancolique et plaintif. Tristes souvenirs! mais bientôt effacés à l'aspect de ce vieux prêtre, si humble et si intelligent de toutes choses, s'appuyant sur le bras de ce jeune homme, le regardant avec bonté, et l'encourageant de toute sa simple éloquence à ne jamais désespérer ni des hommes ni de Dieu.

Quand ils eurent remonté à mi-côte la montagne de Fourvières: — Voici mon toit, dit le vieillard à Christophe; entrez donc, et dormez cette nuit à mes côtés.

— Mon père, dit Christophe, j'ai un asile assuré pour cette nuit. D'ailleurs, je dois partir demain avant l'aurore. Ainsi, mon père, recevez les adieux de votre enfant, et bénissez-le.

— Adieu, Christophe, dit le vieillard; adieu, mon fils! marche dans ce monde d'un pas ferme et sûr; marche toujours en suivant la ligne droite, quel que soit le chemin que prendront tes rivaux et tes émules. Adieu, Christophe! souviens-toi du vieillard dans tes disgrâces, et souviens-t'en dans tes prières, il ne t'oubliera pas dans les siennes. Adieu, noble enfant que je n'ai vu qu'un jour, et que j'aimerais toute ma vie!

VII

LA GROTTÉ DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Vous savez déjà quel était l'asile que notre héros s'était assuré pour la nuit. Il s'était promis à lui-même qu'il n'abuserait

pas de l'hospitalité de son vieil ami, dont la couche était trop étroite pour eux deux. N'avait-il pas, lui Christophe, sur le bord de l'eau et sous le ciel étoilé, cette admirable alcôve de Jean-Jacques ? Pour la seconde fois, il descendit la montagne. Grâce à la lune, il eut bientôt retrouvé le petit sentier qui conduit à la grotte. La grotte était tapissée de lierre, de fougère et de mousse ; c'était le plus joli petit nid qui eût jamais abrité un être humain. Christophe, s'enveloppant de son manteau, s'étendit au fond de cet antre favorable, et bientôt il s'endormit au murmure du fleuve. — Quel doux sommeil ! quel honnête repos ! Vous savez si notre ami en avait besoin ! Son voyage à pied le premier jour, cette terrible nuit passée au chevet d'une mourante, et de quelle mourante ! cette lutte acharnée soutenue avec tant de modestie et de sang-froid contre la volonté de ce prêtre inflexible ; cette liberté retrouvée ou plutôt trouvée tout d'un coup ; et enfin, et surtout, et toujours, ces nouvelles qu'il allait apprendre enfin de son ami Prosper, demain, à son réveil, après sa prière ! Toutes ces émotions douces et pénibles, toutes ces révolutions soudaines et inespérées dans sa fortune, certes, c'étaient là de grandes fatigues pour ce jeune esprit et pour ce jeune corps.

Toutefois, son sommeil fut doux et calme ; il n'y a que les passions mauvaises qui vous empêchent longtemps de dormir. Le bonheur vous prend dans ses bras et vous berce, en vous chantant à l'âme ses plus douces chansons. Ainsi dormait Christophe. Les heures de la nuit glissaient lentement sur son front et le couvraient de leur vacillante clarté comme d'une gaze diaphane. L'étoile du berger jeta sur ce jeune homme endormi son plus doux sourire ; la grande Ourse le regarda sans colère ; Vénus déposa près de lui le plus brillant rayon de sa couronne ; la voie lactée, ce chemin du ciel, sema sur ce lit de mousse ses diamants et ses fleurs ; toute l'armée céleste, dans son plus brillant attirail, défila ainsi devant Christophe. Il entendit la moindre note de ce sublime cantique que les séraphins chantent dans les cieux, au bruit des mondes qui tournent et des harpes d'or qui résonnent. Toutes les nymphes du ciel mythologique et tous les anges des cieux chrétiens secouèrent en son honneur leurs brillantes écharpes de pourpre et d'azur. L'Aurore elle-même

n'osa pas toucher de son doigt de rose les paupières de ce jeune homme, qui dormait sur cette mousse du sommeil des justes, se confiant aux astres du ciel, aux eaux du fleuve, aux arbres du rivage ; les astres, les flots, les arbres, les fleurs — ces astres d'ici-bas, les astres — ces fleurs d'en haut, protégèrent à l'envi ce limpide sommeil.

Il était grand jour lorsqu'enfin Christophe ouvrit les yeux ; le soleil jetait déjà sur tout ce frais paysage quelques-uns de ces chauds rayons qui sont la vie de l'univers. A peine réveillé, le digne frère, déjà fort instruit, se mit à penser qu'il avait peut-être trop dormi, et que les enfants du village l'attendaient à l'école ; mais quand il se retrouva lui-même tel qu'il s'était endormi la veille, quand il comprit qu'il était bien en effet, non plus le frère ignorantin Christophe, mais lui-même, monsieur Christophe comme tout le monde, le sujet du roi de France, parmi les trente-deux millions de sujets du roi ; quand il sentit toutes chaudes encore, et portant encore l'empreinte de son sommeil, les lettres de Prosper, il sentit un magnifique tressaillement dans son cœur ; aussi bien commença-t-il sa prière par ces trois mots favoris de l'Empereur : *Te Deum laudamus* !

Sa prière achevée, il descendit sur le rivage, et, penché sur l'eau, il commença ses ablutions du matin. L'eau était si douce, le soleil était déjà si chaud, le vent retenait si bien sa douce haleine, il y avait tant de silence, tant de calme et de solitude partout sur ces bords, que notre ami, ayant jeté bas ses vêtements, prit son bain du matin, comme c'était son habitude dans le Rhône. Mais, cette fois, quelle différence ! Dans l'onde calme et lente de la Saône, il allait et il venait à son gré ; il était le maître du flot qui le portait. Ses bras nerveux remontaient légèrement ce courant peu rapide. Ainsi il s'épanouissait à ce soleil levant, et il te rendait grâces, ô mon Dieu ! à toi qui lui avais donné de l'eau ici, du soleil là-haut, et, sur le rivage, des habits, les vers d'Homère, et surtout les lettres de Prosper !

En ce moment passa sur la Saône le lourd bateau qui, en ce temps-là, quand on niait encore la vapeur, servait à transporter voyageurs et marchandises de Lyon à Châlons. Ce même voyage, qui est aujourd'hui une promenade à vol d'oiseau, un bateau qui marche sur un chemin qui marche, composait autrefois une

lente traversée. Tous les quarts d'heure on avait à craindre un écueil. Le bateau marchait à tâtons et pas à pas; il avait peur des sables; il avait peur de l'eau trop haute; il avait peur des vents trop vifs; il avait peur de tout. Justement, ce jour-là, le pilote du coche avait bu plus que de coutume, et le sang-froid lui manquait tout à fait.

— Holà! cria une voix à Christophe, l'eau est-elle haute, camarade, à cet endroit?

Christophe, enfant du Rhône :

— Prends garde, cria-t-il, tu vas toucher!

Il répondit ainsi avec l'accent d'un vrai marinier; mais il était trop tard, le bateau toucha, et alors ce fut toute une confusion sur ce pauvre coche embourbé. Les matelots juraient, les passagers criaient, les femmes arrangeaient leurs cheveux, le pilote demandait à boire, et Christophe d'accourir en nageant autour du malheureux navire.

— Ohé, l'ami! cria le patron Jean à Christophe, aide-nous, sonde combien d'eau.

Et Christophe d'indiquer la droite, et de guider cette innocente manœuvre nautique comme il avait souvent fait dans le Rhône par de plus grands périls. La manœuvre de Christophe réussit, le bateau soulagé se releva, l'eau le prit. Cependant Christophe, oubliant sa chaste nudité de vingt-cinq ans, sautait à bord, et, voyant le gouvernail inoccupé, il s'en empara d'une main forte; voilà donc mon vaisseau tout à fait rendu à sa libre allure, grâce à ce pauvre frère ignorantin qui se baignait.

Vous dire la joie du navire, qui se croyait arrêté pour vingt-quatre heures au moins, vous dire l'empressement des hommes et la curiosité des femmes pour savoir qui était ce triton aux cheveux noirs et à la peau blanche, sorti tout exprès du sein des mers pour les remettre à flot, je ne saurais; mais ce fut surtout le patron Jean qui fut bien heureux.

— Pardieu! jeune homme, dit-il, tu es un brave marin! pardieu! sans toi nous couchions sur le banc de sable; pardieu! si tu voulais, tu serais mon pilote à la place de cet ivrogne qui a pensé nous perdre. Sois notre pilote, veux-tu? et tope là!

— Avant tout, dit Christophe, où allez-vous?

— A Châlons, dit le patron, où nous arriverons demain, si tu veux nous piloter.

— Mais, dit Christophe, je vais à Paris de ce pas.

— Châlons, c'est le chemin de Paris, dit le pilote.

— Eh bien, soit! reprit Christophe; je serai ton timonier jusqu'à Chalons; mais laisse-moi aller chercher mes habits, qui sont là-bas.

— Holà! Pierre, cria le patron Jean à un petit mousse, prends le bachot, et va-t'en chercher les habits qui sont là-bas, et n'oublie rien. Après quoi il ajouta : En route!

Ainsi fit Pierre; mais, ô douleur! pendant que Pierre, du fond de sa barquette, jetait à Christophe, le nouveau pilote, ses vêtements l'un après l'autre, le premier vêtement d'abord, puis le second, puis son chapeau, puis son manteau, et enfin son habit,

De la poche entr'ouverte de cet habit, un paquet tomba dans l'eau profonde!

Hélas! c'étaient les lettres de Prosper, que l'eau emportait dans ses profondeurs, sans que le pauvre Christophe en eût pu lire même une ligne! Vous jugez de son désespoir. Il appelait Prosper à haute voix, il se penchait sur la rivière, il cherchait à repêcher son trésor; il voulait se jeter de nouveau à la nage et plonger après ces lettres, qui étaient tout son bien; mais le bateau avait marché, le courant s'était enfui, les lettres de Prosper étaient perdues à jamais pour Christophe! ô douleur!

Cependant là encore se montrait le doigt de la Providence; pour que Prosper fût sauvé, il fallait que ces lettres fussent perdues. Si, en effet, mon frère Christophe, vous eussiez pu lire tout d'un coup, dans cette correspondance, toute l'histoire de Prosper; si votre honnête regard eût plongé sans avertissement dans cet abîme; si, tout d'abord, vous aviez touché de vos mains si pures l'ambition et l'égoïsme des hommes, ces saignantes plaies, ô mon frère! votre raison aurait succombé à cette horrible lecture, on vous eût ramassé fou de peur et de chagrin, sur la grande route de Lyon à Paris.

— Mais pourquoi donc as-tu tant de chagrin? disait le patron Jean à Christophe. Si c'est ton passe-port que tu as perdu, sois tranquille, nous en aurons un autre; si c'est ta bourse, voici la mienne, prends. A moins, cependant, que ce ne soit une fortune

en billets de banque; mais je ne le pense pas, mon pauvre garçon.

— Hélas ! disait Christophe, si ce n'était qu'une fortune ! mais ce sont les lettres de mon ami Prosper ! A présent, qui me dira où je le retrouverai, et ce qu'il est devenu ?

— Tu n'as perdu que des lettres ? disait le patron Jean ; tope là, tu es un brave ! Quant à l'ami Prosper, figure-toi bien que, si le bon Dieu veut que tu le retrouves, tu le retrouveras tôt ou tard. — En avant donc ! et tiens ferme le gouvernail.

Christophe n'avait jamais prononcé en vain le nom de Dieu. Il se résigna, et, debout au gouvernail, il murmura les vers de Virgile : *Palinurus in undâ.*

VIII

PLUS VITE A PIED QU'EN VOITURE

Le voyage de Lyon à Châlons fut pour Christophe une fête perpétuelle. Il n'avait jamais vécu qu'avec des enfants, dont il était le pédagogue, c'est-à-dire qui étaient son fléau ; à présent, il vivait avec des hommes, avec des égaux, c'est-à-dire avec des amis. Jusqu'à ce jour il s'était à peine douté de toute la joie que donne la société des hommes : douces causeries, railleries sans fiel, chansons joyeuses, mille propos de bonne humeur, et puis surtout le pain qu'on brise ensemble, et les verres qui s'entrechoquent ! bonheurs inaperçus pour nous tous, les heureux du monde ; bonheurs inconnus pour Christophe. Il arriva donc à Châlons mollement porté sur la vague, et si heureux de son apprentissage de pilote, que le bateau ne toucha pas une seule fois. Le patron Jean était ravi.

— Camarade, dit-il à Christophe le lendemain de leur arrivée, je ne suis qu'un marin d'eau douce et un honnête mar-

chand, mais j'ai bien compris que vous n'étiez pas fait pour être longtemps des nôtres, quoique vous soyez un bon jeune homme. Vous avez quelque chose là sur le front et dans les yeux qui me dit que vous n'êtes pas destiné à aller sans fin et sans cesse de Lyon à Châlons et de Châlons à Lyon, pour voir toujours la même eau et le même sable. Je ne vous conseille donc pas mon service. Cependant, vive Dieu ! s'il ne vous faut qu'un bon maître et une bonne barque, le patron Jean et son navire l'*Aimable Agathe*, qui est le nom de ma femme, ne vous manqueront pas.

— Patron Jean, dit Christophe, je serais heureux d'avoir un patron comme vous. Vous m'avez tendu la main au milieu de l'eau, vous m'avez confié votre barque, vous m'avez passé, vous m'avez nourri, et maintenant vous m'offrez plus que je n'ai eu dans toute ma vie, un maître et des compagnons ! Merci, patron Jean. Ne croyez pas que cela me fasse peur d'aller sans fin et sans cesse de Lyon à Châlons et de Châlons à Lyon, bien qu'à vrai dire, j'aime mieux le Rhône. Mon Dieu ! on fait aussi bien son salut d'ici là et de là ici, qu'à courir le monde ; et, tel que vous me voyez, je n'aurais jamais eu tant d'espace, de liberté et de soleil. Mais, tenez, patron Jean, vous avez raison : à présent que me voilà sur la route, il faut que je marche devant moi. Je ne sais ce qui me pousse, mais quelque chose me pousse en effet. Il faut que j'aille au secours de mon ami, qui est à Paris, et qui, dit-on, a déjà tué un homme. En avant donc ! et à la grâce de Dieu !

Le patron Jean, tendant alors une main vigoureuse à son nouvel ami, le força d'accepter quelques petits écus. En même temps, tous les marins de la barque accoururent pour donner l'accolade à leur nouveau compagnon, qu'ils allaient déjà perdre. — Adieu, Christophe ! adieu, Christophe ! — Tiens, disait l'un, voici ma gourde pleine d'eau-de-vie. — Tiens ! disait l'autre, voici mon bâton d'épine. — Tiens ! disait un troisième, prends aussi cette besace qui est bien remplie. En même temps, on remplissait les verres ; les verres remplis se vidaient à la santé de Christophe. On le reconduisit jusqu'au bout de la ville, et bien au loin sur la route. Puis on se dit adieu encore, on s'embrassa une dernière fois ; jamais notre ami n'avait ren-